

Sombre dimanche

La journée finissait mal.
Elle avait cependant si bien commencé.

Dès six heures du matin Camile était debout, le nez collé à la vitre de sa chambre, quai des Tanneurs, pour voir le temps qu'il faisait. Un joli matin d'avril ; il y avait sur la Meuse juste assez de brouillard pour préparer une belle journée, avec un petit froid sec qui vous donnait envie

de courir et de sauter. Sur les hauteurs de la citadelle le toit de la vieille caserne apparaissait déjà, poudré de rose, mais le quai de la Batte était encore partiellement masqué par la brume.

Camile était amoureux.

Pour la première fois...

Mèlie avait accepté d'aller se promener avec lui tout l'après-midi de ce dimanche-là ; on boirait le café au Pré-Binet ou du côté de Kinkempois puis il la conduirait danser au Labyrinthe, au Pré Mativa, jusqu'à l'heure du souper.

Si tout se passait bien, il était fermement décidé à aller voir le père de la jeune fille pour demander l'entrée de la maison.

Comme tous les timides, Camile était déchaîné dès qu'il avait pris une décision. Et si ses parents à lui ne voulaient pas entendre parler de cette histoire-là parce que la jeune fille travaillait à la Linière Saint-Léonard, il se passerait de leur consentement... Ah mais !...

Toute la matinée avait été occupée par les préparatifs de cette heureuse journée ; il avait usé plus de salive pour cirer ses souliers qu'il n'en faudrait pour noyer un chat de six semaines, passé une heure chez le coiffeur de la place Saint-Pholien pour se faire raser, parfumer et friser au petit fer et enlevé tout le noir de ses ongles, de

la pointe de son canif, avec une minutie de ciseleur.

Enfin il avait mis son nouveau costume, son beau, celui qu'il venait d'étrener à Pâques ; mais l'étoffe en était un peu mince et Camile, par prudence, avait mis un bon caleçon de laine. Avec un pantalon collant comme la mode le voulait alors ça lui faisait vraiment un très gros derrière ; mais en marchant cela se remarquerait peut-être moins.

Puis il avait sorti son chapeau neuf, un chapeau qui devait produire une grosse impression, une sorte de canotier demi-buse, en crin noir avec un ruban marron sur lequel était brodé, ton sur ton, tout un crâmignon de clowns.

Ah, ce chapeau ! Si l'on savait, parfois...

Mais n'anticipons pas.

L'après-midi avait tout d'abord déroulé son chapelet de joies suivant le programme prévu ; l'élue était arrivée au rendez-vous, au pont Saint-Nicolas, avec près de cinq minutes d'avance, fraîche comme une rose et fleurant bon la fine savonnette. On était allés chez Guérin par le chemin des écoliers et l'on avait mangé de la tarte et bu du café dans le jardin tant le temps s'était radouci.

C'est après que l'affaire s'était gâtée.

Tout d'abord, à mi-chemin du Pré-Binet et du Pré Mativa il s'était mis à pleuvoir ; il avait fallu s'abriter tant bien que mal sous un arbre pendant près de dix minutes, ce qui avait mis Mèlie de méchante humeur parce que la pluie l'avait décoiffée et avait mouillé sa robe.

Mais en arrivant à la guinguette où l'on dansait ce fut le désastre ! Un éclat de rire général accueillit les amoureux tout interloqués.

Sous l'action de l'humidité, le crin du chapeau neuf s'était allongé et le beau canotier avait pris la forme d'une sorte de chapeau de clown bâtardé de tyrolien...

L'aimée, furieuse, avait retrouvé les accents de la Linière pour protester contre un incident qui la ridiculisait et n'avait pas hésité à laisser tomber son soupirant malchanceux pour s'élancer dans le bal au bras d'un Don Juan de la place Saint-Pholien.

.

Maintenant c'était la nuit, et il pleuvait à verse.

A l'entrée de la rue Chaussée-des-Prés, au-dessus d'une boutique dans laquelle on descendait par un escalier de trois marches boiteuses, deux fenêtres restaient seules éclairées, parcimonieusement. A l'angle de la place Saint-Pholien et de

la rue des Ecoliers, à la limite d'une flaque de lumière rouge tombée des vitres de la porte d'un petit café, deux ombres cramponnées l'une à l'autre faisaient du sur place en grommelant des phrases pâteuses.

Le ton du dialogue s'élevait :

— Dji t' dis qu' i m' plait d' aller fé so s' soû...

— Camile ! Tins-te tranquille, ti di-dje ! Camile dimeure chal, vins avou mi !

De la rue des Ecoliers arrivait le son étouffé d'un orgue mécanique martelant l'ouverture de *Zampa* sur un rythme de polka édentée ; au long du mur de l'église un tuyau de gouttière crevé laissait jaillir un maigre filet d'eau qui se brisait sur la terre battue avec un clapotis mélancolique.

Sous l'averse, au bord du trottoir, la discussion reprenait, ponctuée de grands gestes à contre-temps ; d'avoir noyé son chagrin dans l'alcool, Camile se sentait envahi d'une ardeur agressive qui le poussait irrésistiblement à manifester vis-à-vis d'un rival absent le mépris qu'il lui inspirait.

— I fât qui dji lî mosteûre qui dji l'emm... ! I m' plait d' aller fé so s' soû !

— Camile i n' fât nin fé des affaires ainsi ! Rotte, nos irans beûre ine gotte so l' Batte.

De l'autre côté de la place, la dernière lumière s'était éteinte et l'entrée de la Chaussée-des-Prés

s'était fondue dans les ténèbres mouillées qui couvraient la rue. L'orgue mécanique s'était tu et la pluie se faisait plus fine, plus pénétrante.

Les deux pochards n'arrivaient pas à se mettre d'accord :

— Ci vèrzèlin là qui vint fé l'randahe èt m' prinde mi crapaude ?

— Allez, djans, allans r'zè.

— Dji lî mosteûr'rè, ti di-dje, qui dj' l'emm... ! Rotte avou mi dji va fé so s' souû.

L'autre protestait avec une grande dignité :

— Camile, tu n' me veux pas faire plaisir ? Non ? Bin vasse ti fé arèdjî, ainsi, tu n'es plus mon ami !

Et il le repoussait loin de lui, d'une molle bourrade.

Camile s'en allait en zigzaguant vers la Tchâssèie, tête nue — le beau chapeau gisait quelque part, vers le Pré Mativa — les épaules rejetées en arrière, avec cette assurance de l'homme qui va accomplir un acte de justice ; derrière lui son acolyte le suivait à six pas, remâchant sa rancœur et sa réprobation.

Ayant atteint la petite boutique en contre-bas du trottoir, le justicier s'arrêta, reprit soigneusement son équilibre, descendit deux marches.

Alors, d'une main maladroite il tomba la culotte, s'accrocha au montant de la porte, et s'accroupit, vengeur...

Puis il se redressa, cherchant à ressaisir un difficile aplomb, mais avec la satisfaction du devoir accompli.

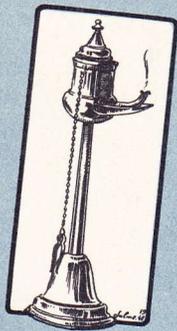
Alors, au moment où son second s'approchait, secourable, pour l'aider à remonter les marches, Camile s'arrêtait net, dégrisé !

« Nom di Diu ! — sacra-t-il d'une voix étranglée par l'angoisse — Nom di Diu ! Dj'aveu roûvî di bodjî m' caneçon... »

!
o
O

GEORGES KOISTER

Au temps des Lamponètes



ÉDITIONS DESOER

Au Temps des Lamponètes

histoires de chez nous...

avec des dessins de Maurice SALME.

SALLES .. NATIONAL

5-14 MARS 1898



SALON .. CYCLES
ET DE L'AUTOMOBILE
DE LIÈGE

ENTRÉE
50 CENTIMES

GORDINNE, LIÈGE.

LES ARÈNES LIÉGEOISES



LIÈGE AU XV^e SIÈCLE

LE SARGLIER DES ARDENNES

PAR JULES SAUVENIÈRE